Mgr Alfred BAUDRILLART
Evêque d'Himéria
Recteur de l'Institut Catholique de Paris
Membre de l'Académie française

POURQUOI LA FRANCE AIME LA POLOGNE

Conférence donnée
par
S. G. Mgr A. BAUDRILLART
dans la Grande Salle
de l'Université de Poznan
le 22 Juin 1924

Les Amitiés catholiques françaises
3, rue Garancière
Paris VIe

Mgr Alfred BAUDRILLART
Evêque d'Himéria
Recteur de l'Institut Catholique de Paris
Membre de l'Académie française

POURQUOI LA FRANCE AIME LA POLOGNE

Conférence donnée
par
S. G. Mgr A. BAUDRILLART
dans la Grande Salle
de l'Université de Poznan
le 22 Juin 1924

Les Amitiés catholiques françaises
3, rue Garancière
Paris VIe

Pourquoi la France aime la Pologne

EMINENCES (1),
MESSEIGNEURS (2),
MESDAMES,
MESSIEURS,

Vous comprendrez aisément l'émotion que peut éprouver un orateur français à prendre la parole dans cette ville de Poznan, délivrée du joug teuton, devant les Polonais libres, — libres, — libres enfin, après des années de souffrances et d'espoirs que nous avons vécues de cœur avec vous. Cette émotion s'aggrave de deux difficultés : je dois vous adresser des paroles, nécessairement austères, presqu'au terme d'une longue séance où d'excellents artistes et d'éloquents orateurs vous ont tenu sous le charme durant près de deux heures ; et ces paroles, l'ignorance où je suis de votre belle langue m'oblige à vous les adresser en une langue étrangère

(1) L. L. E. E. le cardinal Dalbor, primat de Pologne, et le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

(2) L. L. G. G. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai ; Mgr Julien, évêque d'Arras ; Mgr Lukomski, auxiliaire de Poznan ; Mgr Chaptal, auxiliaire de Paris.

qu'une partie notable de ce magnifique auditoire ne comprendra peut-être pas. Je m'excuserai en vous rappelant le mot de l'illustre ministre étranger le cardinal de Mazarin qui contribua si fort à faire grande notre France : « St mon langage n'est pas français, mon cœur du moins est français » — « Si mon langage n'est pas polonais, vous dirai-je, mon cœur du moins est polonais. »

Que la France aime la Pologne, c'est un fait qui ne saurait être contesté.

« La France a toujours chéri fraternellement la Pologne. Toujours le sort de la Pologne a hanté l'âme française », cette affirmation sortie de la bouche du regretté président Paul Deschanel, en 1915, correspond à l'exacte vérité.

Echo des paroles de Colbert à Louis XIV : « Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable et lorsqu'il est question, au contraire, d'un million d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants et, s'il était nécessaire, j'irais à pied toute ma vie pour fournir à cet emprunt. »

Echo surtout de millions de voix populaires dans le passé et dans le présent, de ces voix populaires qui, à une heure donnée, faisaient dire à La Fayette : « Toute la France est polonaise. »

Mais de quoi est faite cette amitié, sur quoi repose-t-elle ?

Il faut distinguer entre ceux qui ne savent pas, ou qui du moins ne savent qu'un peu, et ceux qui savent.

Autrement dit, il y a chez nous à votre égard une *amitié instinctive* et une *amitié réfléchie.*

L'*amitié instinctive* est faite d'un certain nombre de souvenirs communs, demeurés plus ou moins précis, mais qui sont devenus comme une sorte de légende et agissent de même qu'une légende, — grande force ! — du sentiment que la Pologne a été depuis longtemps comme un *boulevard lointain* pour la France, que nous sommes menacés par un même danger et donc qu'il y a entre nous comme un *pacte latent* de défense mutuelle ; enfin et surtout de la pensée toujours présente que la Pologne a été *victime* de la plus horrible injustice de l'histoire, du plus abominable attentat qui ait été commis contre un peuple chrétien et civilisé; et cela révolte l'âme populaire, généralement portée à protester contre l'injustice, quand on n'a pas réussi à fausser son jugement, mais surtout l'âme populaire du peuple français, idéaliste, généreuse et chevaleresque, comme l'âme du peuple polonais.

L'*amitié réfléchie* est faite des raisons qui justifient l'amitié instinctive et c'est

de celle-là que je voudrais vous entretenir. Ce faisant, je contribuerai à fortifier la première et donc à resserrer encore l'union des deux peuples, union qui nous est précieuse et, j'oserai l'affirmer, aussi nécessaire à nos intérêts que chère à nos cœurs.

De ces raisons, les unes sont générales et reposent sur certains traits communs; les autres sont plus particulières et reposent sur des faits historiques et des services rendus. Elles se réunissent toutes au cours du XIXe siècle pour former la grande amitié franco-polonaise qui se manifeste dans sa plénitude à partir de 1830.

TRAITS COMMUNS DE CARACTERE

Si la France et la Pologne sont portées à s'aimer, c'est qu'il y a entre les deux peuples certaines similitudes de caractère, en dépit, disons-le tout de suite, d'importantes différences qui résultent de la race et du développement historique.

La Pologne, malgré des apports étrangers, est de race slave ; la France est une combinaison de races primitives, dont l'origine est encore un peu incertaine de Ligures, de Celtes, d'Ibères, de Romains, de Germains, d'ailleurs fondus entre eux physiquement et moralement. « Français du Nord », a-t-on dit des Polonais ; volontiers je dirais, à en juger par vos qualités d'expansion et d'enthousiasme : « Français du midi dans le Nord ! » Plus mobiles, ou moins mobiles que les Français? Plus ou moins dominés par l'imagination? Je n'oserais trancher la question. Peut-être le sentiment règne-t-il plus en maître chez vous que chez nous ; peut-être la passion vous emporte-t-elle davantage ? En tout cas, la sympathie naît facilement des uns aux autres.

Nos deux pays : l'un à l'ouest, l'autre à l'est du monde germanique menaçant pour tous deux ; pas de la même manière cependant. La France est comme rencoignée à l'extrémité occidentale du continent européen, protégée par deux mers, appuyée sur deux chaînes de hautes montagnes, le front tourné vers le Nord-Est, par où peut déferler sur elle l'invasion. La Pologne est un pays continental, tout de plaines, sans limites naturelles, de toutes parts exposé à l'infiltration lente, ou à l'attaque brusquée des adversaires qui l'encerclent. Pour elle comme pour nous, de tous les adversaires, le plus redoutable est le Germain, et cela nous rapproche.

Similitude encore dans le rôle historique. La Pologne et la France sont capables d'une politique généreuse, inspirée par la pitié et par le respect du droit ; elles savent souffrir et se sacrifier pour un idéal.

Victor Hugo, notre génial poète, l'a dit

à l'Assemblée législative en 1848 : « Deux nations entre toutes ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne.... *Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe ; le peuple polonais en a été le chevalier.* »

Michelet se sert du même mot. Il appelle la Pologne le « *Peuple chevalier* » qui, au prix de son sang, si souvent contre les Tartares, si souvent contre les Turcs, nous a tous défendus.

Missionnaires et chevaliers de la civilisation occidentale, c'est-à-dire de la civilisation chrétienne sous sa forme la plus parfaite ! Quelle glorieuse et noble fraternité !

QUELQUES RAPPROCHEMENTS DANS L'HISTOIRE POLITIQUE

Plus d'une fois, nos deux histoires se sont rencontrées ; mais, s'il y a eu des points de contact, jamais il n'y a eu de chocs entre la France et la Pologne.

Histoire surprenante que celle de votre pays, faite d'étranges contrastes, de hauts et de bas prodigieux ! Elle commence plus tard que la nôtre ; et plus difficilement que la nôtre la nation s'élabore, « sorte de nébuleuse politique et sociale », qui longtemps se fait, se défait, se refait.

A la fin du IXe siècle, un homme plus énergique que les autres, tels les fonda-

teurs de notre dynastie capétienne, Piast, paysan de la Cujavie, contemporain de notre Charles le Chauve, se crée un petit Etat. Quatre siècles durant, sa dynastie, deux siècles ensuite celle des Jagellons, construiront la Pologne, ainsi que la France les Capétiens. Mais, bien plus que chez nous, sévit la redoutable loi des partages, cause de faiblesse et source de crimes, de luttes fratricides que couvre l'intérêt de la patrie. Règnes magnifiques que ceux de quelques-uns des Piasts, règnes de grandeur et de gloire, mais trop souvent sans lendemain, car l'Allemand, implacable et avide, guette, à l'affût de toutes les divisions, au service de quiconque l'appelle. Plus rude et plus turbulente encore que la nôtre, votre aristocratie ; et la royauté ne trouva pas, comme chez nous, une classe bourgeoise sur qui s'appuyer. Règnes éclatants que ceux des Jagellons qui valurent à la Pologne « un siècle d'or ! » Ne saluerai-je pas votre grande reine Hedwige, petite-nièce de saint Louis, grâce à qui se fit, en 1386, l'union pacifique et bienfaisante de la Pologne et de la Lithuanie ? Honneur à vos pères de ces âges lointains ! Ils continrent les barbares de l'Est et, fort de leur seule bravoure, triomphèrent de cet Ordre Teutonique qui, par la ruse, l'hypocrisie religieuse et la férocité savante, avait tenté de vous asservir à la Germanie !

Malheureusement, tandis qu'en France la dynastie nationale durait plus de huit siècles sans interruption, la vôtre s'éteignait avant la fin du seizième siècle. Et vos ancêtres, trop épris de liberté, recouraient au dangereux expédient de la monarchie élective, cela à l'heure où les tsars de Moscovie entraient en scène et commençaient à forger leur formidable machine de despotisme et de centralisation !

Du moins, d'instinct, leurs regards se tournèrent vers le rempart occidental, vers la France. Ils élurent Henri de Valois, frère de notre Charles IX. Ce pouvait être quelque chose de grand qui commençait ; ce ne fut qu'une aventure. Le trône de France devenu vacant, Henri, pour l'occuper, s'enfuit comme un voleur du château de Cracovie. A la fuite, le poète Philippe Desportes, son secrétaire, joignit l'outrage d'un sarcastique adieu aux Polonais. Votre Kochanowski releva l'insulte et répondit avec esprit au chant du coq gaulois, *gallo crocitanti*.

Pourtant, les *articles henriciens* avaient stipulé une alliance perpétuelle de la France et de la Pologne et l'idée survécut. Elle survécut parce qu'elle s'imposait comme l'indispensable moyen de tenir tête aux maîtres de l'Europe centrale, Habsbourg ou Hohenzollern. Elle survécut, mais, avouons-le, imparfaitement compri-

se et utilisée, soit par la France qui ne vit pas toujours clairement l'importance du service que seule la Pologne était à même de lui rendre, soit par la Pologne, dont l'aristocratie dirigeante et même des rois d'origine nationale crurent mieux garantir la sécurité par une entente avec la Maison d'Autriche, pourtant si peu désintéressée. Transformer l'antagonisme en association, ne fut-ce pas, dans tous les temps, l'idée d'une partie de vos politiques ? C'est pourquoi l'entente franco-polonaise ne fut qu'intermittente et ne se manifesta trop souvent que par des demi-mesures ; double faiblesse qui l'empêcha de porter ses fruits ; il convient de nous en souvenir.

La fuite d'Henri de Valois avait ravi d'aise les Habsbourg. Les cent cinquante ans qui suivirent nous apparaissent comme un duel d'influence entre la Maison de France et la Maison d'Autriche.

Après les désastres de la politique suédoise de Sigismond Wasa, trop longtemps continuée par lui-même, et les déceptions de l'alliance autrichienne, Ladislas VII, vers la fin de son règne, se retourne vers la France et épouse en secondes noces la fille du duc de Nevers, Marie-Louise de Gonzague, qu'épouse à son tour Jean-Casimir, frère et successeur de Ladislas. Leurs efforts ne peuvent assurer le trône

au duc d'Enghien, fils du grand Condé ; Jean-Casimir découragé s'en vient mourir à Paris, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés.

En vain Jean Sobieski, votre héros, qui avait servi comme mousquetaire dans la garde de Louis XIV enfant, Sobieski époux d'une Française, la séduisante Marie-Casimire d'Arquien, conclut en 1675 une alliance avec notre pays ; en quelques années, l'Autriche, s'appuyant sur les mécontents, réussit à la briser ; en 1683, la Pologne, devenue l'alliée de l'Autriche, sauve Vienne assiégée par les Turcs, victoire dont elle ne tire aucun avantage, sinon la gloire.

A la mort de Sobieski, la rivalité des deux partis s'affirme de nouveau : le prince de Conti, neveu du grand Condé, est élu ; mais, quand il arrive à Dantzig, il apprend qu'un roi allemand, Auguste II de Saxe, s'est emparé du trône, un Allemand qui ne connaîtra les intérêts de la Pologne que pour les trahir.

Cependant, la puissance moscovite a grandi ; victorieuse à Pultawa du roi de Suède Charles XII, elle va tenir votre pays en tutelle. En 1732, la Russie, la Prusse et l'Autriche, déjà liguées contre votre indépendance, signent le pacte infâme de Berlin. Chaque jour, le cercle se resserre et le danger se fait plus imminent.

La France ne va-t-elle rien tenter ? Si;

mais trop peu. Louis XV suscite la candidature nationale de Stanislas Leszczynski, père de sa femme, la douce et malheureuse Marie, notre reine polonaise. Les deux mille hommes du comte de Plélo et de Lamothe de Lapérouse ne peuvent empêcher Dantzig de tomber entre les mains des Russes. C'est le coup de grâce de l'influence française et le glas de l'indépendance polonaise.

Trente ans de morne apathie ! Puis un réveil de la diplomatie française avec le duc de Choiseul-Praslin qui dénonce comme une menace pour l'équilibre du Nord les plans odieux de Pétersbourg et de Berlin ; il veut donner pour roi à la Pologne un autre prince de Conti ; la diplomatie secrète de Louis XV entrave celle de son ministre.

Les armées étrangères envahissent votre sol. En 1768, Vergennes et Choiseul, pour sauver la Pologne, déchaînent les Turcs contre les Russes ; en 1769, le chevalier de Châteaufort, en 1770, Dumouriez, vous sont envoyés avec une mission militaire, des armes, des munitions, de l'argent.

Hélas ! il est trop tard. En 1772, au nom de la Sainte Trinité, sinistre et sacrilège ironie, le crime s'accomplit. Au nom de la très peu sainte trinité de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche, oui! de la Trinité divine, jamais !

Voici 1793, 1795, la mort de la nation. Livrée à la Révolution, entourée d'ennemis, la France est impuissante à soutenir la Pologne ; mais c'est vers elle encore que les patriotes polonais tournent leurs regards, en elle qu'ils espèrent contre toute espérance.

QUELQUES SIMILITUDES DANS L'HISTOIRE RELIGIEUSE

Le lien le plus étroit qui puisse exister entre les hommes, c'est le lien religieux, parce qu'il rapproche les âmes par leur fond. Un de vos paysans nous le disait, il y a peu de jours, et il disait vrai. Ce lien existe entre vous et nous. Nos deux nations, catholiques l'une et l'autre, ont joué l'une et l'autre un rôle prédominant dans la défense du catholicisme.

Vos ancêtres, il est vrai, ont attendu jusqu'à la fin du dixième siècle pour embrasser le christianisme qui, dès la fin du second siècle, régnait dans une grande partie de la Gaule romaine. Mais, environ cinq cents ans après nous, vous eûtes votre Clovis et votre Clotilde. En 965, le duc Mieczislas épouse une princesse catholique, Dombrowka, sœur du prince de Bohême, Boleslas Ier, se laisse persuader par sa femme et, l'année suivante, se convertit. Une grande partie du peuple, à l'image des Francs de Clovis, suit l'exemple du chef. La cour de la pieuse Dombrowka est un centre ardent de prosélytisme ; en trente ans, la Pologne est chrétienne.

Les conséquences politiques de cet acte religieux peuvent se comparer à celles du baptême de Clovis. En devenant chrétien, Mieczislas enlève aux Allemands le noble prétexte dont se couvrent leurs invasions: évangéliser le pays. En devenant catholique romain, tandis que les habitants de la plaine danubienne et ceux du Dniepr reçoivent de Byzance la foi chrétienne, il fait de la Pologne l'avant-garde des peuples d'occident et le champion de la papauté.

Les Allemands avaient créé l'évêché de Posen et lui avaient donné pour chef le moine Jordan : en 968 seulement, Mieczislas lui permet d'occuper son siège qui dépend de l'archevêché de Magdebourg. Pour contrebalancer l'influence allemande, et Mieczislas et ses premiers successeurs favorisent la venue de missionnaires, non seulement italiens, mais français ; des religieux français édifient et souvent dirigent vos couvents ; Saint Adalbert, l'apôtre de Cracovie, a visité nos monastères; plusieurs de vos diocèses ont compté des évêques français. Si, un siècle plus tard, Boleslas II le Hardi décrète qu'il n'y aura plus en Pologne d'évêque qui ne soit polonais, c'est contre l'Allemagne voisine qu'il

se défend, et non contre notre lointain pays.

La France est le boulevard de la foi catholique à l'ouest de l'Europe. Par la plume de saint Hilaire de Poitiers et par l'épée de Clovis, elle a vaincu l'hérésie arienne, négatrice de la divinité du Christ. Par l'épée de Charles Martel, elle a arrêté tout net, puis refoulé l'Islam, dont le flot jusqu'alors irrésistible avait déferlé jusqu'à la Loire. Avec Pépin le Bref et Charlemagne, elle a fait du Pape un souverain temporel, et elle a pris l'offensive contre le paganisme de la Germanie. Du onzième au treizième siècle, elle a écrit avec son sang la magnifique épopée des croisades. Au seizième siècle encore, au prix des plus rudes combats, elle a tenu bon contre l'hérésie protestante et humainement assuré le salut de l'Eglise romaine : qui sait de quelle conséquence eût été pour la religion l'apostasie de la nation française ?

La Pologne est le boulevard de la foi catholique à l'orient de l'Europe. D'abord contre l'Islam. En 1241, la bataille de Lignica, où périrent dix mille chevaliers, brise l'élan des Tartares-Mongols et inaugure votre héroïque mission contre les barbares asiatiques. Ainsi vous avez subi le choc de quatre-vingt-onze invasions tartares ! Et puis, ce furent les Turcs, trois siècles durant. Sobieski, sauveur de Vienne, en 1683, c'est le point culminant, le

fait qui a saisi les imaginations et que tous se plaisent à évoquer ; ce n'est pourtant qu'un épisode dans une très longue et très rude histoire.

Contre le protestantisme aussi. Venu d'Allemagne, il s'était insinué en Pologne, de même qu'en France, malgré le zèle déployé par Sigismond Ier, puis grâce aux complaisances de Sigismond-Auguste. Comme les Français, vous avez réagi ; grâce au « grand cardinal » Hosius, grâce à l'activité de la Compagnie de Jésus, que de positions perdues furent reconquises ! Et vous aussi vous avez connu un siècle de restauration catholique ; parmi les meilleurs ouvriers de cette restauration, il nous est doux de saluer les fils de notre saint Vincent de Paul, les Prêtres de la Mission. Chez vous comme chez nous, et plus même que chez nous, le catholicisme devient en quelque façon la religion nationale. Comme nous enfin, vous avez eu votre Edit de Nantes et, dès 1573, la *pax dissidentium* reconnut la liberté de conscience et de culte aux protestants.

Boulevard enfin du catholicisme romain contre le schisme gréco-russe de l'Orient. Et, de ce chef, que de souffrances se sont accumulées sur vos têtes dans la partie de votre pays tombée sous le joug du tsarisme ! De quel héroïsme vous avez fait preuve en face de la persécution !

Nous aussi nous avons souffert et nous avons su rester fidèles. Faut-il vous rappeler le martyre de notre clergé au temps de la grande Révolution ? Et, plus près de nous, son désintéressement, son abnégation magnifique lorsque, sur un mot du Pape, il abandonna tous ses biens plutôt que de souscrire à une loi qui portait atteinte à la sainte hiérarchie.

Votre exemple était bien capable de nous encourager. En 1906, un mois après que Pie X avait condamné définitivement la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, je célébrais la messe sur la tombe de saint Stanislas, dans votre cathédrale de Cracovie. Avec quelle émotion et quel réconfort, je lus, en un tel lieu, ce passage de l'épitre de la messe du jour : *rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis ;* vous avez accepté avec joie le vol de vos biens. Une telle joie, catholiques polonais et catholiques français sont capables de la goûter !

PARALLELISME DE LA CULTURE LITTERAIRE

Avant-garde du catholicisme romain vers l'Orient, votre pays s'est trouvé du même coup l'avant-garde de la culture occidentale.

Aucune autre nation n'a été plus complètement latinisée que la vôtre. Depuis

que nous sommes vos hôtes, n'admirons-nous pas encore chaque jour la merveilleuse facilité avec laquelle vos orateurs nous haranguent dans la langue de Cicéron ? La Pologne n'a pas connu comme la France, au Moyen Age, une période de littérature originale. Elle est entrée dans le grand courant de la vie intellectuelle à l'époque où l'humanisme classique et la Renaissance de l'antiquité entraînaient toute l'Europe occidentale et méridionale. Avec un indicible enthousiasme, elle suivit le mouvement.

Rome la fascinait par son histoire, par son droit, par son culte de la patrie, par ses lettres. La jeunesse polonaise, dès le quinzième siècle, afflua à Rome, à Padoue, à Bologne pour y apprendre la théologie, le droit, la médecine, la philologie. Elle en revenait éprise des idées, des goûts et des modes de l'Italie. Qui n'a été frappé du caractère de votre vieille capitale de Cracovie ? Même aujourd'hui, elle porte dans ses monuments et dans sa structure l'empreinte de la Renaissance italienne. Dès 1364, elle avait eu son université, fondée peu après celle de Prague et la première du monde oriental.

« Si jamais la Sarmatie fut barbare, écrit, au début du seizième siècle, Alde Manuce, le célèbre éditeur des classiques anciens, elle a aujourd'hui dépouillé cette

barbarie, au point qu'il n'y a pas de nation transalpine qui la surpasse par l'amour des sciences et par l'humanité. »

Pourrais-je passer sous silence le témoignage que rendit à la culture polonaise notre compatriote Marc-Antoine Muret, l'un des maîtres de Montaigne ? Le roi Etienne Batory, qui fondait alors l'université de Wilno et une nouvelle académie à Cracovie, lui offrait une chaire. Sans les instances du Pape qui tenait à le garder à Rome, Muret eût accepté. Dans une lettre, il fait l'éloge des Polonais et de leur politesse : « Plût au ciel, écrit-il, que nous fussions barbares à ce compte ! Mais où sont les plus barbares ? Ceux qui sont nés au cœur de l'Italie et dont le centième à peine sait parler latin et grec et a du goût pour les lettres ou les Allemands et les Polonais dont beaucoup possèdent parfaitement les deux langues classiques et ont tant de goût pour les lettres et les études libérales qu'ils leur consacrent leur vie ? »

Le roi lui envoie une lettre de compliment et son secrétaire, l'homme d'Etat, Jean Zamoyski, un lettré lui aussi, correspond avec l'humaniste français qui lui adresse des vers latins que l'on a conservés.

Notre historien, Jean de Thou, trahit l'étonnement des Français, alors comme

aujourd'hui trop ignorants des choses de l'étranger, lorsqu'ils se trouvèrent en contact avec les gentilshommes polonais venus chercher leur nouveau roi Henri de Valois : « Ce qu'on remarqua le plus, dit-il, ce fut leur facilité de s'énoncer en latin, en français, en allemand, ou en italien ; ces quatre langues leur étaient aussi familières que la langue de leur pays... Les Polonais parlaient notre langue avec tant de pureté qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitants des contrées qu'arrosent la Vistule et le Dnieper, ce qui fit grande honte à nos courtisans qui ne savaient rien. »

Cette magnifique époque n'est-elle pas dominée, dans l'ordre des sciences, par le nom immortel de Copernic ? Et elle ne brille pas moins par ses lettrés, ses poètes surtout. « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, dit un proverbe, le Slave l'est parmi les nations. » Il chante, et nulle nation slave n'a de chants plus nombreux et plus variés que la Pologne, chants religieux où les sentiments sont rendus avec une délicatesse exquise, un accent qui pénètre les âmes.

En ce moment, nous célébrons en France le quatrième centenaire de la naissance de notre grand poète de la Renaissance. Je m'en voudrais de ne pas rappeler

les relations qu'il noua avec son émule polonais Jean Kochanowski, plus jeune que lui de six ans. Ronsard était alors à l'apogée de sa gloire. Les Valois voyaient en lui le plus bel ornement de leur trône. Elisabeth d'Angleterre payait en diamants chacune de ses poésies ; Marie Stuart lui faisait présent d'un rocher en argent représentant le Parnasse et la source d'Hippocrène ; le Tasse lui soumettait sa *Jérusalem délivrée ;* dans les universités de l'Angleterre et de l'Allemagne, on étudiait ses œuvres au même titre que l'Iliade d'Homère.

« J'eus le bonheur de voir ce célèbre Ronsard qui fit vibrer les cordes de la lyre nationale, écrit Kochanowski, et il me sembla voir un nouvel Orphée, ou Amphion élevant par ses chants les murailles d'une ville nouvelle. »

Paroles quelque peu froides et convenues, a-t-on fait remarquer, et Mickiewicz félicite Kochanowski de n'avoir guère subi l'influence du poète français.

C'est possible : vos critiques n'en ont pas moins prouvé que tous deux puisent à la même source.

Ce qui est vrai, me semble-t-il, c'est que, là même où vous marchez parallèlement avec d'autres, vous gardez presque toujours, vous Polonais, une originalité

profonde, due à votre tempérament et à votre histoire.

Dans l'éloquence aussi bien que dans la poésie. Votre splendide Pierre Skarga égale par moments Bossuet et Mirabeau. Dans ses sermons purement religieux, il fera comme saint François de Sales qui, au cours de ses missions du Chablais, tirait tout de la Bible et des Controverses de Bellarmin sans cesser d'être lui-même. Dans ses discours à la diète polonaise, comme Savonarole à Florence, Skarga s'élève à la hauteur des prophètes et, à trois siècles de distance, nous transporte encore d'émotion.

Mais voici le siècle de Louis XIV. L'esprit et le goût du grand Roi s'étend sur la Pologne comme sur l'Allemagne, et bientôt sur toute l'Europe. La noblesse et la cour ne lisent plus que des ouvrages français. On joue « le Cid » à Varsovie. Notre Regnard vous rend visite.

Vos écrivains s'appliquent à imiter les nôtres. Le chevalier Pasek, auteur de curieux mémoires, écrit absolument à la française.

Ainsi se forme la génération du dix-huitième siècle. Voitre roi Stanislas Leszczynski ne sera-t-il pas, en Lorraine, le protecteur éclairé des lettres et des arts, le fondateur de l'Académie qui s'honore

de son nom, écrivain lui-même en polonais et en français ?

A leur tour, les influences philosophiques se feront sentir chez vous.

Votre malheureux roi Stanislas-Auguste Poniatowski n'était-il pas un élève des salons de Paris et de Versailles, un ami des philosophes français, un habitué du cercle de Madame Geoffrin ?

Devenu roi, il groupera autour de lui savants, littérateurs, artistes.

Mouvement brillant, mais dont le terme ne sera pas plus heureux pour vous que pour la société française qui, sans le savoir, courait à l'échafaud, comme la vôtre aux partages.

Au début du dix-neuvième siècle, vous marchez encore dans le sillon français. Delille règne en maître, en Pologne comme en France.

Enfin, voici venir un grand renouveau. Le Père Carme, Marc Jandolowicz, fondateur des chevaliers de la Sainte-Croix, l'avait annoncé au dix-huitième siècle : « O Pologne, tu dois d'abord tomber en poussière ; comme l'oiseau du soleil, tu renaîtras de tes cendres et ton esprit deviendra la lumière, l'ornement de l'Europe. »

L'époque romantique s'est ouverte avec ses défauts, avec ses mérites aussi, trop méconnus aujourd'hui ; car le romantisme nous a ramenés vers notre lointain passé, passé chrétien, où le sentiment religieux s'est revivifié.

Sentiment religieux plus profond, plus idéaliste, plus mystique, que nulle part ailleurs dans cette littérature dite de l'exil, qui est le romantisme polonais.

Votre sublime poète, Adam Mickiewicz, lui donne sa plus haute expression dans ce qu'il appelle le *messianisme*, conception qui ne s'explique que trop aisément par les souffrances d'une nation chrétienne martyrisée. A la Pologne est réservée une mission philosophique et humanitaire, fondée sur le sacrifice et la religion ; elle est l'homme-nation ; elle est le Christ des nations ; comme le Christ, elle doit mourir pour renaître ; elle remplira dans le monde moderne le rôle du peuple d'Israël dans le monde ancien, gardienne et propagatrice de la sainte vérité.

Aussi haut que Mickiewicz, montera le poète de l'*Ame polonaise*, Sigismond Krasinski, dont le dernier chant portera ce titre : *Resurrecturis !* A ceux qui ressusciteront ; et la résurrection est venue !

Selon la prédiction du Père Marc, la pensée polonaise avait exercé son action sur le reste du monde, sur la France en particulier. Qui ne sait quelle fut sa part

dans le mysticisme révolutionnaire d'un Michelet, d'un Quinet et de toute leur école ? A tout un courant aussi de la pensée catholique, elle avait inspiré une direction. Influence d'autant plus étendue qu'au début du dix-neuvième siècle, grâce à de grands événements, s'était formée la « légende polonaise », légende justement populaire dans notre pays.

L'EPOPEE NAPOLEONIENNE

Par le monde entier avait essaimé la Pologne malheureuse.

En se donnant la constitution nationale du 3 mai 1791, les patriotes polonais avaient adhéré aux principes proclamés par notre Assemblée Constituante. Le crime des partages accompli, les plus ardents, les plus énergiques d'entre eux, cherchaient de leurs regards avides quelle nation consentirait à les aider à relever leur patrie.

Pendant les premières guerres de la Révolution, plus d'un officier polonais avait mis son épée au service de la France. Enfin la France avait vaincu ; à Bâle, la Prusse lui avait reconnu la rive gauche du Rhin. Le 6 janvier 1796, un groupe de Polonais, réunis dans le plus grand secret à Cracovie, jurait de tout mettre au service de notre patrie, si elle leur faisait appel. L'un d'eux, Michel Oginski,

écrivait au jeune Bonaparte, et Bonaparte répondait en déclarant que le partage de la Pologne était une iniquité insoutenable, qu'après avoir délivré l'Italie, il irait lui-même forcer les puissances à restituer la Pologne.

Le sort en était jeté. Dombrowski formait les *Légions polonaises* et lançait son vibrant appel à tous les Polonais, notamment à ceux qui servaient dans les armées russes, allemandes, autrichiennes :

« Fidèle à ma patrie jusqu'au dernier moment, j'ai combattu pour sa liberté avec l'immortel Kosciuskô... Polonais, l'espérance nous rallie ! La France triomphe... elle nous accorde un asile... Des légions polonaises se forment en Italie, sur cette terre jadis le sanctuaire de la liberté. Venez, compagnons, jetez les armes qu'on vous a forcés de porter... Les trophées de la République française sont notre unique espérance ; c'est par elle, c'est par ses alliés que nous reverrons peut-être avec joie ces foyers chéris que nous avons abandonnés avec des larmes. »

Les Polonais accourent. En vain les préliminaires de Leoben et la paix de Campo-Formio arrêtent en Italie, où on les utilise, les premiers exploits des légions ; en 1799, elles se mesurent dans l'Italie du nord avec le terrible Souvaroff;

en 1801, à Mantoue, à Magnano, à Novi, elles se couvrent de gloire.

La paix de Lunéville trahit tous leurs espoirs. Dans leur soif de sacrifice et pour forcer la fidélité française, vos braves consentent encore à s'embarquer pour Saint-Domingue, afin de rendre à la France la grande île révoltée.

Sous l'Empire, Dombrowski, Wybicki, Poniatowski, Zaïonczek, inscrivent leur propre épopée dans l'épopée impériale. A l'heure glorieuse de Friedland et d'Eylau, trente mille Polonais servent dans nos armées.

Qui ne connaît la légendaire prise du défilé de Somo-Sierra sur la route de Madrid ! Michelet l'a décrite d'après un de vos poètes :

« Trois fois, les escadrons français comme un jet puissant de fontaines, jaillirent jusqu'au sommet. Autant de fois, de cascades en cascades, ils déroulèrent dans l'abîme... Silencieux, impatients, attendaient les lanciers de Pologne : « A vous, dit leur commandant, voyageurs expérimentés qui franchîtes les glaces des Alpes, les sables de Syrie, à vous d'ouvrir ce chemin ». La trompette donne, les lances plongent à travers la mitraille... Tout à coup un grand silence, toute la batterie s'est tue... l'aigle blanc s'est reposé au faîte de Somo-Sierra. »

Epique commentaire du mot si simple, et non moins émouvant, de Napoléon, témoin de l'impuissance des premiers efforts : « Faites charger mes Polonais ! »

Ses Polonais, en effet, il s'en est fait une garde, merveilleusement fidèle, que commande Vincent Krasinski.

Quand la fortune s'éloignera, les Polonais seront là, présents à Leipzig, présents, dans la Campagne de France, à Brienne, à Champaubert, à Montmirail, à Laon, à Craonne, et jusqu'à la barrière de Clichy, qu'ils défendent avec Moncey, présents aux *adieux* de Fontainebleau, présents à l'île d'Elbe, présents à Waterloo.

Et sans doute, leurs espérances furent trompées, quelquefois trahies. Cependant, même aux plus tragiques moments, certaines vérités étaient projetées en pleine lumière qui justifiaient cette fidélité populaire, bien différente des calculs politiques.

Si, au traité de Lunéville, Bonaparte avait dû sacrifier la Pologne à la paix avec l'Autriche et tout subordonner à la lutte contre l'Angleterre, le drame héroïque des légions n'en avait pas moins arraché votre pays au découragement et à la torpeur mortelle qui l'envahissaient après le troisième partage.

Si, au traité de Tilsitt, pour se rapprocher de la Russie, Napoléon avait dû se contenter d'instaurer le Grand-Duché de Varsovie, il n'en avait pas moins interrompu la prescription et recréé un embryon de Pologne, un noyau national; surtout il avait compris et fait comprendre que le problème de l'Europe centrale s'identifiait avec le problème polonais ; quand, en 1810, Alexandre Ier avait mis son alliance au prix de cette brève déclaration : « Le royaume de Pologne ne sera jamais rétabli », Napoléon avait répondu par un refus, solidarisant vos destinées et les nôtres, dans la défaite peut-être, dans la justice assurément !

Voilà, Messieurs, ce que le peuple sentait d'instinct et ce qui explique qu'en dépit de la défaite et des traités de 1815 le nom de Napoléon soit chez vous, tout aussi bien que chez nous, demeuré légendaire.

Parmi les 386 noms de généraux qui sont gravés sous l'Arc de l'Etoile à Paris, figurent ceux de six généraux polonais et du maréchal de l'empire, prince Poniatowski.

Ainsi quand, au 14 juillet 1919, les troupes alliées défilèrent sous cet arc triomphal, l'Aigle blanc, salué par le peuple français, le fut aussi par les noms des héros polonais de l'épopée napoléonienne.

Deux ans plus tard, vous célébriez avec magnificence le centenaire de la mort du grand Empereur.

LES SYMPATHIES FRANCO-POLONAISES AU XIXe SIECLE

L'opinion des peuples, grâce à Dieu, ce n'était pas rien ; quand les gouvernements vainqueurs eurent scellé le pacte de la Sainte-Alliance et, du même coup, le tombeau de la Pologne, ce fut même votre unique recours.

Après que l'insurrection de 1830 eut été écrasée à Varsovie et que l'ombre même du royaume soumis au tsar eut disparu, la Pologne avait tout à fait cessé d'être un Etat, mais elle demeurait une nation; le polonisme persistait et grandissait. Représenté par une langue, un esprit, une religion, une espérance, c'en était assez pour que, le jour venu, le polonisme refît la Pologne.

Telle quelle, la Pologne entretenait dans l'Europe le remords, tant que la justice ne serait pas satisfaite. Au souvenir du sang versé en commun, on le sentait en France plus qu'en aucun pays du monde. Seuls, vous ne l'ignorez pas, le gouvernement de la République française, avec Lamartine, au printemps de 1848, ce printemps que l'on appela « le printemps des peuples », et le gouvernement de Na-

poléon III prirent l'initiative de poser la question polonaise devant les cabinets européens ; mais l'un eut la candeur de se fier à la Prusse et l'autre fut paralysé dans ses efforts successifs et divers, d'abord par l'alliance anglaise, puis par les menées passionnément hostiles à la Pologne du comte de Bismarck qui persuada sans peine à l'Angleterre que « les Polonais indépendants seraient les alliés et les soldats de la France ». Comme on l'a dit, « les clefs de la geôle polonaise étaient bien à Berlin ».

Du moins, de 1830 à 1870, le peuple laissa parler son cœur et tint les gouvernants en éveil. Rien de ce qui était polonais n'était étranger à l'âme d'un Français.

Nos journaux, nos pièces de théâtre, nos livres, et même nos livres d'enfants, nous entretenaient de la Pologne martyre ; les délicieux petits romans de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, mettaient en scène de sympathiques Polonais. Sur les murs de nos appartements, des gravures entretenaient le souvenir de la mort de Poniatowski, noyé dans l'Elster, de Somo-Sierra, ou de la défense de Paris par vos légionnaires, souvenirs que vulgarisait encore l'imagerie d'Epinal ; sur la porte des bals-musettes, prédécesseurs des cafés-concerts d'aujourd'hui, on lisait cette inscription, dont on sourirait, n'était la

sincérité du sentiment : *Salut aux dames, honneur aux Polonais !*

Des milliers de Polonais s'établissaient dans les villes françaises ; nombre d'entre eux y fondaient des foyers qui sont restés parmi les nôtres une élite. A Paris, l'hôtel Lambert devenait un centre de haute culture et de propagande polonaise pour toute l'Europe. Des comités franco-polonais se constituaient, en 1831, sous la haute direction de La Fayette, en 1863, avec le concours d'hommes éminents de tous les partis : le duc d'Harcourt, Hippolyte Carnot, Saint-Marc-Girardin, Edmond de La Fayette, Ernest Legouvé, etc. De 1840 à 1844, Mickiewicz donnait au Collège de France ses célèbres leçons de littérature slave, où il faisait vibrer toutes les cordes du cœur humain.

Toutes les cordes ! Je dis bien. Les Polonais trouvaient un écho dans l'âme des plus généreux partisans de la Révolution, mais aussi dans l'âme des plus nobles et des plus ardents catholiques. Ouvrez le beau livre qu'un prêtre de l'Oratoire, le Père Lecanuet, a consacré à Montalembert : que de preuves vous y trouverez de ce que j'avance !

Les Polonais semblent à Montalembert des Croisés qui reviennent des saints combats, des martyrs échappés au fer de leurs bourreaux. Des nombreux héros du pa-

triotisme polonais qui devinrent ses amis, il a pu dire : « Je leur ai dû l'un des premiers biens de la vie : l'honneur de connaître et de comprendre la grandeur et la beauté des causes vaincues. »

Son salon accueille les plus nobles représentants de l'âme polonaise. C'est le poète Vitrowski qui lui déclare : « Jamais je n'aurais mis le pied en France, si je ne m'étais consolé par la pensée d'y rencontrer quelques hommes comme vous. »

Voici le prince Adam Czartoryski, le descendant des Jagellons, le « patriarche de la nation en exil », celui de qui le fils Ladislas devait s'allier à la maison royale d'Orléans. « Nous l'avons vu, disait plus tard Montalembert, doux, calme, intrépide, portant le deuil de sa patrie, mais dressant parmi nous la sereine majesté de son front et de ses beaux cheveux blancs comme un témoignage de ses inébranlables convictions et une protestation contre l'iniquité dont l'Europe était complice... »

Voici celui qui deviendra son intime ami, le « Bayard de la Pologne », le comte Ladislas Zamoyski, dont la noble figure se détache au milieu de ces glorieux vaincus « comme un grand chêne frappé de la foudre au sein d'une forêt incendiée. » Toujours occupé de son Dieu et de son pays, généreux jusqu'à se dépouiller de

tout pour ses compatriotes, apprenant tous les jours, dit-il lui-même, à se passer de quelque chose, attaché seulement à « ce sabre chéri », et ne trouvant au sujet des Russes que des mots sublimes : « Je ne les juge pas ; je prie pour eux. »

Voici le poète Adam Mickiewicz. Il a trente ans, mais il paraît avoir beaucoup vécu ; tout annonce sur sa physionomie la vieillesse de la souffrance ; il est grave, silencieux, mais ces dehors cachent une âme dantesque, pleine d'un feu intérieur, le feu qui éclate dans les *Sonnets de Crimée* et l'*Ode à la Jeunesse* qui font tressaillir Montalembert d'enthousiasme :

« Heureux celui qui succombe dans la carrière, trahi par sa noble ardeur ! D'autres le suivront ; son corps est un escabeau de plus vers le temple de la gloire.

« Rallions-nous, jeunes amis, car le chemin est rude et glissant. Rallions-nous épaule contre épaule, concentrons nos pensées et nos âmes dans un même foyer.

« Sors de tes pensées, vieil univers ; nous allons te pousser dans des routes nouvelles et, dépouillant ton écorce pourrie, tu renaîtras au jour de ton printemps...

« Les glaces inertes se rompent, les préjugés font place à la lumière ; salut ! aurore d'indépendance ! après toi, le soleil de la liberté ! »

Depuis les sanglots et les malédictions des prophètes de Sion, a dit George Sand, le monde avait rarement entendu une voix aussi puissante, aussi indignée que celle de Mickiewicz chanter les malheurs d'un peuple.

Quelle fête pour l'esprit et pour le cœur lorsqu'aux réunions polonaises du dimanche, Montalembert suppliait le poète de réciter en français quelques fragments de ses grands poèmes. Il disait alors la sublime invocation de Konrad à la patrie, dans le drame des *Aïeux* : « J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour... Moi, la patrie, ce n'est qu'un... Mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être comme l'insecte sur une rose, il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle ! Moi, j'aime toute une nation ; j'ai senti dans mes bras toutes ses générations présentes et à venir... Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde. »

Puis, à son tour, Montalembert lisait un fragment des Ksiengi (livre des pèlerins): « Je n'ai jamais vu d'enthousiasme plus vif que celui que Mickiewicz a excité sur ces jeunes gens, écrivait Montalembert à Lamennais. Cela a enlevé tout le monde ; ils ont applaudi avec fureur. Le fait est que c'est admirable. »

Entre toutes les causes auxquelles Montalembert a consacré son éloquence, la Pologne lui tenait particulièrement à cœur. Il l'avait défendue à l'aurore de sa carrière politique ; il la défendit dans les dernières années de sa vie.

En 1846, Montalembert interpelle Guizot à propos des massacres de Galicie ; il prouve que l'insurrection n'a pas été provoquée par la noblesse galicienne, mais par le gouvernement autrichien lui-même ; il flétrit les bourreaux et « les misérables apologistes de ces crimes, ces scribes impurs qui se sont trouvés en Europe, pas en France heureusement, mais en Allemagne, pour absoudre les bourreaux et flétrir les victimes ».

Quand l'Autriche incorpore la république de Cracovie, c'est l'occasion pour Montalembert de prendre une dernière fois la parole : « Toutes les fois qu'on a essayé d'anéantir une nation, cette nation est devenue le châtiment de la puissance qui a essayé de l'anéantir. La nation opprimée est restée attachée comme une plaie vengeresse, toujours saignante, toujours poignante, aux flancs de la nation opprimante. »

Et envisageant l'annexion possible de la Pologne entière par la Russie, annexion qui se ferait en dehors de la France, Montalembert ajoute : « Lorsqu'il y a une in-

famie à faire en Europe, ce n'est pas la France qu'on vient chercher ; on la fuit ou on la froisse selon les circonstances ; mais il y a une chose à laquelle on ne pense jamais, c'est à la prendre pour complice et c'est là son honneur et sa gloire. »

Ces discours réconfortaient les cœurs en Pologne : « Vous ne savez peut-être pas, écrivait-on de Posen à Montalembert, qu'à l'heure où je vous adresse ces mots des centaines d'héroïques jeunes gens risquent leur liberté et leur vie pour introduire en Pologne le journal prohibé qui renferme votre dernier discours. »

Non moins haut que Montalembert, le Père Gratry proteste contre l'assassinat de la Pologne, le péché mortel de l'Europe. Il veut que cesse ce scandale. « Ne vous lassez pas de vous faire les avocats des persécutés et des opprimés », écrit-il à ses plus chers disciples. A son instigation, le Père Lescœur retracera le poignant tableau de « l'*Eglise catholique en Pologne sous le gouvernement russe* » ; le Père Adolphe Perraud, dans l'*Eloge funèbre* du général Zamoyski, et en maintes autres circonstances, plaidera pour la Pologne. A sa mort, un seul discours sera permis, celui de Ladislas Mickiewicz qui dira la reconnaissance de votre pays.

Les Besson, les Dupanloup, les Amette,

les Luçon, suivront le même exemple et feront entendre leur voix en faveur de la Pologne, cherchant à alléger vos souffrances.

Que faisons-nous aujourd'hui chez vous, nous, évêques français, sinon d'ajouter un anneau à cette longue chaîne de sympathies que nous voulons rendre encore plus visibles aux yeux de tous ?

Avec Michelet, les catholiques ont crié: « Vivez Pologne ! Vivez ! Le monde vous en prie ! »

La Pologne a vécu ; la constance de l'amitié française l'a aidée à vivre ; c'est notre joie et notre honneur !

LA PERIODE CONTEMPORAINE

CONCLUSION

Je touche à la fin de ce discours. Avant de le conclure, il me faut aborder une période douloureuse, celle où, peut-être, la Pologne a douté de la France.

En 1870 et 1871, nous avions connu la cruelle agonie de la défaite et du démembrement. Vaincus nous-mêmes, et par l'ennemi qui avait été l'instigateur des partages de votre pays, par le maître impitoyable qui régnait dans cette ville de Poznan, abandonnés à notre sort par tous ceux qui ne nous pardonnaient pas d'avoir voulu ressusciter la Pologne, nous ne

pouvions plus rien pour vous, politiquement et militairement, rien jusqu'au jour de notre propre relèvement.

Vous en avez eu conscience. Votre historien Kalinka n'écrit-il pas, au lendemain du traité de Francfort, ces lignes douloureuses : « Sur les villes et sur les villages de Pologne, s'est étendu un voile de tristesse tel que de mémoire d'homme il n'y en avait jamais eu de pareil. » En effet, notre défaite consommée, les trois empires copartageants renouvelèrent leur alliance et votre tombe, cette fois, parut bien définitivement scellée.

Qu'allions-nous faire ? Sans l'alliance russe, notre relèvement demeurait impossible; notre sécurité même était sans cesse menacée ; nous conclûmes l'alliance, sans laquelle le colosse allemand ne pouvait être ni abattu, ni contenu.

La Providence savait où elle nous menait, vous et nous. Pour que la Pologne recouvrât son indépendance, il fallait que simultanément fussent abaissés les trois empires qui l'avaient partagée ; pour vaincre l'Allemagne et l'Autriche, il fallait que la Russie fût avec la France ; pour que la Russie ne vous absorbât pas, il fallait qu'après avoir collaboré à la victoire commune, elle se trouvât finalement hors de cause et de combat ; mais quelle apparence que cette triple conjoncture se

réalisât ? Le miracle s'est produit. La révolution rendit les Russes infidèles à leurs alliés et consomma leur défaite, à l'heure même où leur concours cessait d'être indispensable à vos amis d'Occident.

Au cours de la guerre, tous vous avaient fait des promesses. En attendant, vous étreignait la plus cruelle angoisse. Que faire ? que décider ? Vos hommes d'armes servaient dans les trois armées ; de proches parents étaient exposés à se donner mutuellement la mort.

Nous comprenions l'horreur de votre situation et nous vous pardonnions de nous combattre.

Laissez-moi vous conter ce trait où j'aime à voir une sorte de symbole. Le héros en est un jeune homme, sorti de l'un de nos patronages parisiens. Il venait, avec ses cinq compagnons, d'abattre une patrouille allemande, et son chef, un lieutenant de chasseurs, qui respirait encore. Le malheureux, à grand peine, prononce par deux fois ces simples mots : « *Polak katolik, Polak katolik* ». Le Français comprend qu'il a affaire à un Polonais catholique ; après avoir placé ses hommes à leur poste, il prend les mains du mourant et lui fait entendre que, catholique lui aussi, il veut adoucir ses derniers moments ; tous deux récitent en-

semble une dizaine de chapelet ; tous deux baisent ce chapelet ; et le Français promet au Polonais de faire parvenir à sa famille son portefeuille et la pieuse image de Jésus et de Marie qu'il portait sur lui.

D'autres parmi vous trouvaient moyen de s'évader, d'abandonner femme, enfants, domaines, pour rejoindre, à travers mille obstacles l'armée française et combattre avec nous.

A Paris, se constituait un Comité national polonais. Le 4 juin 1917, s'organisait en France une armée polonaise régulière à laquelle, le 23 juin, le président Poincaré remettait solennellement son drapeau, en prononçant ces belles paroles : « A la France vous rappelez par une image sensible l'indignation qu'ont, dès l'origine, soulevée chez elle le supplice d'un peuple et le morcellement d'une patrie ; la longue amitié, trop souvent impuissante, que nous avons gardée à l'infortune ; l'accueil fraternel fait à tant d'exilés ; le continuel mélange du sang français et du sang polonais ; les combats livrés en commun dans les rangs de la Grande Armée; plus près de nous, les mêmes épreuves supportées côte à côte dans l'hiver de 1870, et plus près encore, pendant les rudes années de la guerre actuelle, tant d'actions d'éclat accomplies par des Polo-

nais engagés volontaires, tant de protestations apportées dans nos lignes par des paysans de Posnanie, las de leur enrôlement forcé dans les troupes prussiennes.»

L'Entente, à plusieurs reprises, avait affirmé sa volonté de restaurer la Pologne. Parmi ses quatorze points, le président Wilson avait inscrit « la création d'une Pologne indépendante, avec accès à la mer ». Le 3 juin 1918, par la déclaration de Versailles, la France, l'Angleterre et l'Italie proclamèrent que « la création d'un Etat polonais uni et indépendant avec libre accès à la mer est une des conditions d'une paix juste et durable et du règne de la justice en Europe ». Maintes fois, le pape Benoît XV avait tenu le même langage.

Enfin, l'heure sonna où tant de vœux purent être réalisés, tant de promesses tenues.

Trois jours après l'armistice du 11 novembre 1918, le Conseil de régence de Varsovie remettait le pouvoir à Pilsudski libéré.

Après de longues discussions où le représentant de la France soutint énergiquement la cause polonaise, le traité de Versailles, tout en laissant de graves problèmes en suspens, vous donna les satisfactions les plus essentielles.

Vos angoisses de juillet 1920 furent les

nôtres. La France applaudit au geste du président Millerand qui, alors que d'autres vous conseillaient de capituler, resolut de vous envoyer l'illustre général qui pouvait apporter à vos armes l'aide que, tant de fois dans le passé, vos armes avaient prêtée à la France.

Aujourd'hui, la France et la Pologne, plus qu'à aucune autre époque de l'histoire, ont besoin de se tenir unies. Nos intérêts sont communs ; les mêmes adversaires nous menacent.

Déjà, vous nous rendez un incomparable service. Quatre cent mille des vôtres, se substituant aux hommes que la guerre nous a ravis, travaillent à restaurer notre patrie et à exploiter nos richesses. Nous savons ce que nous leur devons et à quoi, vis-à-vis d'eux, la reconnaissance nous engage.

Nous admirons le nombre de vos enfants et nous saluons en eux la grande force qui fera de la Pologne un bloc inébranlable. Vous êtes la citadelle de l'Europe à l'Orient, comme nous à l'Occident. Faible, la Pologne est un danger pour la France ; forte, elle lui est un appui, et nous pouvons vous soutenir sans compromettre nos propres destinées. Qu'on le comprenne en France et en Pologne ! Faisons cause commune et marchons la main dans la main ! Que notre alliance, dans

l'égalité des deux peuples, soit aussi étroite qu'elle est sincère ! Nous voulons la paix ; et, autant qu'il dépendra de nous, nous la maintiendrons, fût-ce au prix de certains sacrifices. Mais nous voulons aussi que notre indépendance et notre sécurité soient garanties et respectées. Donc, nous serons toujours prêts à nous défendre et à défendre avec nous-mêmes, dans l'avenir comme dans le passé, la cause de la civilisation occidentale et chrétienne. Sans rien sacrifier de nos intérêts sacrés, nous saurons demeurer le peuple missionnaire et le peuple chevalier.

IMPRIMERIE - - - -
32-34, Bd Raspail
- - - - Paris (VIIe)